

DOSSIER DE PRESSE

Cabots mordus

Jean-Marie PIEMME | Philippe SIREUIL

25 sept. — 05 oct. & 10 — 21 mars



© Stéphane Arcas

Luana STAES • chargée des relations avec la presse • 0476 04 57 87 • luana.staes@theatre-martyrs.be

Sommaire

3	Note d'intention
4	Extraits du texte
6	Extraits de presse
7	Photos du spectacle
9	Entretien avec Philippe Sireuil
12	Biographies
14	Générique
14	Infos pratiques

Note d'intention

Après *Toréadors*, au Théâtre Le Public avec Pietro Pizzuti et Alexandre Von Sivers en 1999, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, au Théâtre National Wallonie Bruxelles avec Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci en 2007, *Reines de Pique* au Théâtre Le Public et au Théâtre de Namur avec Jacqueline Bir et Janine Godinas en 2017, je mettrai en scène en 2025 un quatrième duo-duel de Jean-Marie Piemme, *Cabots mordus*, au Festival de Spa et au Théâtre des Martyrs, avec Fabrice Adde et Frank Arnaudon.

Même gourmandise des mots. Même vis comica. Même irrévérence. A quoi s'ajoutent ici le refus d'une culture ramollie et la foi donquichottesque en une vision intransigeante de l'art.

Louis et Victor sont deux frères, vivant ensemble sous le même toit, dans le souvenir de leur mère chérie. Tous deux sont acteurs, l'aîné fréquente les grands textes - Shakespeare, Musset et consorts -, le cadet performe tout nu peint en bleu. À la fois pathétiques, insupportables, comiques et bouleversants, cousins de Laurel et Hardy, du clown blanc et de l'auguste, de Didi et Gogo, ils ont un âge moyen, une vie moyenne, un salaire moyen et des allocations de chômage moyennes, des combats perdus et de vraies questions, des rêves sublimes et des songes extravagants. Ils naviguent sans boussole, à marée basse ou par avis de tempête, dans un temps qui désormais les ignore, loin de celui où Sarah Bernhardt sillonnait le monde telle une rockstar.

Leur restent une irrévérence bouffonne à dénuder le roi et à traquer l'imposteur, un appétit féroce d'en découdre avec la bêtise et le temps qui va, le verbe dont ils font bombance, une humanité tantôt à fleur de peau, tantôt enfouie sous les railleries, l'envie de tout quitter pour gagner la falaise, et une chanson qu'ils reprennent de temps à autre, où il est question d'un chemin pour le next whiskey bar. Gageons qu'ils finiront l'un et l'autre par le trouver et d'y boire à la santé de Dionysos, dieu de l'ivresse.

Philippe Sireuil

Extraits du texte

VICTOR -. Maman nous aimait. Elle m'appelait son petit ténor, tu te souviens ?

LOUIS -. Oui, parce que, bébé, tu gueulais plus fort que Pavarotti.

VICTOR -. Pour ses fils, maman voyait grand, large.

LOUIS -. « Toi, tu es le vaisseau amiral, tu règues sur toutes les flottes du monde », me disait-elle, et toi...

VICTOR -. Je trépignais. Je sautais. Je hurlais...

LOUIS -. Ah, ça oui, quel ramdam !

VICTOR -. « Maman, Maman, moi, moi, je suis quoi moi, dis ce que je suis maman, dis-le, dis-le, dis-le ! ». Et maman me faisait monter sur une chaise, toi, disait-elle, tu es mon beau corsaire, tu es mon pirate, tu es le plus terrible et le plus fier pirate des océans...

LOUIS -. Et là, bras tendu, la canne de grand-père à la main, tu hurlais « pirates, en avant, à l'assaut, à l'abordage ».

VICTOR -. Et comme un con, j'ai pété le lustre.

VICTOR -. Ces messieurs-dames cultivés sont nos ennemis, ils vont à l'art comme on va à la selle, machinalement, mécaniquement, en héritiers qui bouffent le spectacle, chient trois commentaires stupides en sortant, tirent la chasse, « et voilà, mon Dieu, cher ami, quelle merveilleuse soirée ! » Et toi, tu veux que je balance je ne sais quel texte à ces fienteux nautiques.

LOUIS -. Samuel Beckett.

VICTOR -. Bon Dieu, Samuel Beckett ! Qu'est-ce que la présidente d'un cercle nautique peut bien comprendre à Samuel Beckett ! Autant proposer une pomme à un poisson.

LOUIS -. Le choix, c'est elle.

VICTOR -. Elle !!! C'est vertigineux. Nous pataugeons déjà dans le malentendu assuré.

LOUIS -. J'avais proposé Paul Claudel. Elle a rejeté la proposition, elle est libérale, laïque et fière de l'être, elle ne voulait pas soutenir les culs bénis. J'ai protesté bien sûr, Claudel, c'est Claudel quand même ! Elle préférait Samuel Beckett, un auteur d'avant-garde, a-t-elle précisé. D'avant-garde d'il y a plus de cinquante ans, ai-je poliment fait remarquer. Elle s'en foutait, quand on est vraiment d'avant-garde, c'est pour l'éternité, elle a répondu.

VICTOR -. Une question, une seule question : fait-on ce métier pour réciter des auteurs subversifs dans des endroits chics ? Réponds franchement. Réponds honnêtement !

LOUIS -. Parfois, on n'a pas le choix, voilà !

LOUIS -. Le taux de connerie grimpe de façon exponentielle, je te dis. (...) Le hurlement étouffe la réflexion. L'argent est partout, le panache nulle part. Là-bas, l'eau va manquer ; ici, elle nous noiera, et ce sera une raison de plus pour se taper sur la gueule. Mais rassurez-vous, mon ami, la politique va nous sauver.

VICTOR -. (*Ironiquement.*) Ah, j'allais le dire !

LOUIS -. Non justement. La politique ne nous sauvera pas, la politique est une farce qui va finir en tragédie. Lève le nez, tu la sens l'odeur rance, elle monte de partout. Le nombre de jeunes qui veulent entrer dans la police grossit, grossit, grossit. À part ça, cool, relax, tout va bien, mec, tout va très bien, madame la marquise. Je te le chante ?

VICTOR -. Il y a aussi ce que tu ne vois pas, ce qui pousse, l'impatience, le ras-le-bol, le ressentiment, la colère, le besoin de revanche, l'insurrection qui vient, l'espérance, l'utopie. Qu'est-ce qui ne va pas, Louis ?

LOUIS -. La honte, la honte, Victor, la honte de mon impuissance. Je suis ridicule, oui, ridicule, bouffon, grotesque, pitoyable, pathétique. Qu'est-ce qu'il peut faire le brin d'herbe devant la tempête ? Plier, c'est tout. Indécision, impuissance, apathie : c'est la trilogie du temps.

VICTOR -. Finalement le ministre t'a dit quoi ?

LOUIS -. Qu'il était pour pas grand-chose dans l'état du monde, qu'il fallait m'adresser aux américains, aux chinois, aux indiens, aux émirats du pétrole et peut-être même à Dieu. Et pour la culture, qu'il était plus démocratique de financer une daube qui plaît à beaucoup qu'un truc hors normes qui plaît à quelques-uns.

VICTOR -. Traduction libre, j'imagine.

LOUIS -. Évidemment. Lui, il dit : « stimuler le potentiel créatif d'une télévision de large audience, n'est-ce pas ? » qu'il oppose à « une certaine création cultivée certes ambitieuse, mais trop élitiste ». Il répétait ça en boucle. Ça m'énervait. « Au fond, monsieur le ministre, en matière de culture votre conception de la démocratie est d'être idiot comme tout le monde », lui ai-je lancé. Et en gage de bonne volonté, je lui ai suggéré de subventionner les cimetières en priorité. Au moins, ai-je dit, là, tout le monde y passe, c'est archi-démocratique.

Extraits de presse

« Quels acteurs ! Et quel texte ! Quel texte ! » A l'issue de la première de *Cabots Mordus* au Royal Festival de Spa, les mêmes mots revenaient dans toutes les conversations. Magistralement porté par Fabrice Adde (Louis) et Franck Arnaudon (Victor), le texte de Jean-Marie Piemme aura marqué les esprits, bousculé les idées reçues et énoncé un paquet de vérités, aussi drôles dans leur formulation qu'inquiétantes dans leurs conséquences. (...) A ce texte percutant, Philippe Sireuil offre une mise en scène de haut vol, tant dans la direction d'acteurs que dans ces petites surprises visuelles, musicales, sonores, gestuelles qui viennent renforcer le propos de l'auteur. Lolo et Toto, surnoms très beckettien des deux frères de *Cabots mordus*, sont forcément cabots comme bon nombre d'acteurs. Cabots face au regard des autres dont ils ne peuvent se passer. Mordus par eux-mêmes, qui se déchirent et par le monde qui les blesse. Mais aussi et surtout par le théâtre dont ils ne peuvent se passer. »

Jean-Marie Wynants, *Le Soir*



Photos du spectacle réalisées par Alice Piemme



Photos du spectacle réalisées par Alice Piemme

Entretien avec Philippe Sireuil

Tu as une collaboration de longue date avec Jean-Marie Piemme. Qu'est-ce qui te fait retourner à son écriture encore aujourd'hui ?

J'ai rencontré Jean-Marie Piemme à la fin des années septante du siècle passé (*rires*). Il n'écrivait pas encore de textes de théâtre, mais travaillait, entres autres, comme dramaturge à l'Ensemble Théâtral Mobile dirigé par Marc Liebens (il exercerait plus tard les mêmes fonctions aux côtés de Gérard Mortier, au Théâtre Royal de la Monnaie, durant de nombreuses années). Il débute « sa deuxième vie » à l'été 1986, durant lequel il écrit sa première pièce *Neige en décembre*. Jean-Marie collaborait avec moi comme dramaturge, et nous avons notamment œuvré ensemble sur *L'homme qui avait le soleil dans sa poche* de Jean Louvet, pièce avec laquelle le Théâtre Varia première époque – celle des couvertures, ces canons à chaleur et de la soupe chaude – ouvrirait ses portes au public en 1982.

La découverte de cette première pièce fut un choc. Les planètes vont très vite s'aligner et elle sera portée à la scène dès la saison suivante : François Beukelaers en sera le metteur en scène, avec Christian Maillet dans le rôle du Professeur, le Théâtre de Liège dirigé alors par Jacques Deck et le Théâtre Varia en sont les coproducteurs.



Photo du spectacle (recadrée) - © Alice Piemme

Je nous propose alors de programmer, cinq saisons durant, ses pièces, marquant ainsi concrètement ma volonté d'associer un écrivain à la programmation du théâtre. Ce fut en réalité quatre textes en sept ans - si ma mémoire est bonne. À cette époque, il avait été le « premier spectateur » de mes spectacles, et je devins le « premier lecteur » de ses textes, du moins de la plupart d'entre eux.

Cabots mordus, c'est le quatrième duo de Jean-Marie Piemme que je mets en scène, après *Toréadors* avec Pietro Pizzuti et Alexandre Von Sivers, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* avec Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci, *Reines de pique* avec Jacqueline Bir et Janine Godinas, des paires d'interprètes qui ont largement contribué à leurs succès, et j'espère qu'il en sera de même ici, avec Fabrice Adde et Frank Arnaudon : il faut des funambules pour aborder l'écriture de Jean-Marie Piemme, des artistes qui s'engagent dans la matière, et la brassent. Intelligence, tonicité, irrévérence, lyrisme, causticité, sens de la dialectique, autant de qualités dont je me régale en tant que lecteur, ce qui me pousse à vouloir m'y confronter dans l'exercice de la mise en scène.

***Cabots mordus* est une réécriture d'un précédent texte de Piemme, *Cul et chemise*. Comment est née cette nouvelle version du texte ?**

Reines de pique et *Cul et chemise* ont en commun qu'elles s'achèvent l'une et l'autre par un départ pour la ville de Dover (Douvres), ville portuaire célèbre pour ses falaises sublimes dans *Le roi Lear* où il est dit : *Il est une falaise, dont le front haut et courbe / Regarde avec effroi dans l'abîme qu'elle enserre : / Conduis-moi jusqu'à son bord / Et je remédierai à la misère que tu souffres / Par quelque riche objet ; de cet endroit / Je n'aurai point besoin de guide**. Dans les deux cas, partir à Douvres, c'est symboliquement retrouver la tragédie shakespearienne, sa mythologie, et se confronter à la figure du grand roi.

*Shakespeare, *Le roi Lear*, dans *Œuvres complètes*, II, Paris : Gallimard, 1959, pp.926-927, traduction de Pierre Leyris et Elizabeth Holland.

J'ai mis en scène *Reines de pique* en 2017 au théâtre Le Public. Je pensais enchaîner, là ou ailleurs, avec *Cul et chemise*, mais les dieux de la scène ont en décidé autrement. Des lectures diverses ont eu lieu avec différents duos, mais nous ne sommes jamais entrés en matière, ne réunissant pas les conditions de production nécessaires, et le projet est alors postposé, jusqu'à ce que, travaillant avec Frank Arnaudon dans *Figaro divorce*, l'intuition qu'il puisse être le deuxième terme d'un duo qu'il formerait avec Fabrice Adde, rencontré sur *Mademoiselle Agnès* deux saisons plus tôt, surgit.

Le travail reprend, une lecture est organisée à laquelle assiste Jean-Marie Piemme, qui est un écrivain qui « tripatouille », comme l'écrivait Paul Claudel, et qui ne s'en tient que très rarement à une seule version d'un texte : nous convenons qu'il faut remettre l'ouvrage sur le métier, profiter de la singularité des deux acteurs, mettre à jour l'écrit par rapport au réel – ce dont il s'acquitte. Le changement de titre viendra en toute fin de réécriture – car il s'agit bien d'une réécriture complète du premier texte – *Cul et chemise** nous apparaissant un peu trop boulevardier. *Cabots mordus* naît, jouant de la double signification péjorative du mot cabot, qu'il définisse le chien ou l'acteur qui en fait trop. En filigrane, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* pointe le bout du museau (*rires*), ce qui n'est pour me déplaire.

Comme tu le mentionnais, nous sommes à nouveau face à un duo-duel de personnages, comme Jean-Marie Piemme aime les écrire. Qu'est-ce qui fait la particularité de ce duo par rapport aux trois autres que tu as déjà pu mettre en scène ?

Reines de pique mettait en scène une patronne Elisabeth, un prénom de reine, et sa domestique Marie, un prénom de sainte ; *Toréadors*, Momo émigré du Sud gérant d'un salon-lavoir et Ferdinand, fils de la blanche Russie sans domicile fixe. *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, Roger, portier désabusé d'un grand hôtel et habitant solitaire d'une caravane, et un chien rusé et rugueux.



Photo du spectacle - © Alice Piemme

Cabots mordus met en scène Louis et Victor, deux frères, deux acteurs. Au moment où la pièce débute, on sent bien que, s'ils exercent le même métier, ils n'en épousent pas les mêmes valeurs. Louis (Fabrice Adde) est un acteur de répertoire, se délectant des grands écrits classiques, alors que son cadet, Victor (Frank Arnaudon), aime le théâtre performatif, méprisant le théâtre du frère et ses compromissions. L'un et l'autre pratiquent leur art (quand on leur en offre la possibilité) à l'opposé l'un de l'autre, ils ne sont d'accord sur rien ou presque – tout est prétexte à débat, dispute, altercation récurrente ; mais ils sont frères, et partagent un sort commun : le souvenir d'une mère extrêmement aimante, la dèche du frigo vide, la peur de la violence urbaine, le sentiment de n'être plus adéquat dans une vie qui va de guingois, et dans un monde qui les a oubliés. On pourrait dire de Lolo et de Toto – diminutifs affectueux dont ils s'affublent souvent – qu'ils forment un duo « mélancolique », cousins éloignés de l'Auguste et du Clown blanc, de Vladimir et d'Estragon, de Laurel et d'Hardy. Ils sont irritants, horripilants, imbus d'eux-mêmes, « donquichottesques » sans rapière, usant de la tchatche avec délectation, maniant le paradoxe, la métaphore et la litote, mais ils sont aussi paumés, et, en dépit de leurs méchancetés respectives, la roublardise qu'ils ont en commun nous les fait aimer et nous renvoie aux inquiétudes du temps. *Cabots mordus* n'est pas un texte refermé sur le théâtre, il parle aussi avec faconde des exclus du monde d'aujourd'hui, du malaise que les poètes traversent face aux ingénieurs, comme dirait l'autre...

Il te fallait donc deux acteurs qui soient prêts à entrer dans la « tchatche », comme tu dis. Comment se passe cette rencontre entre Fabrice Adde et Frank Arnaudon ?

Établir une distribution, c'est définir à septante-cinq pour cent ce que sera le spectacle, avant même la première séance de travail, c'est encore plus vrai quand la distribution se compose de deux personnes. Fabrice et Frank ont en commun, une même gourmandise du texte, associée au plaisir qu'ils ont à s'emparer d'un mot, d'une intention, du plateau, d'une indication, et de les faire leurs. Ils trimballent, chacun de leur côté, des univers singuliers, avec lesquels j'aime travailler. Ils ne craignent pas d'exposer leur viande sur l'étal du théâtre, familièrement dit ; ils ont même du plaisir à le faire (ce qui n'empêche pas les peurs et les inquiétudes). Le plaisir n'est pas un vecteur suffisant, mais c'est un vecteur nécessaire à la réussite de la fabrication d'un spectacle. À l'instant de cet entretien, le plaisir est là, il devrait y rester.

Pour la scénographie, tu travailles à nouveau avec Vincent Lemaire. Peux-tu m'en dire plus sur la scénographie que vous avez conçue pour la petite salle des Martyrs ?

Il y a très peu d'indications scéniques, de didascalies, dans les pièces de Jean-Marie Piemme. *Cabots mordus* n'échappe pas à la règle – on déduit d'une première lecture qu'il s'agit d'un intérieur où vivent les deux frères. Nous avons cherché à nous écarter du substrat réaliste de la fable, et Vincent Lemaire a dessiné un écrin scénique où l'imaginaire peut aisément circuler... Il n'y a donc pas d'appartenance aux murs lézardés, pas de mansarde bohémienne, mais un espace qui renvoie au plateau de théâtre : une paroi rouge, un plancher rugueux avec quelques chaises et une armoire de guingois ; un espace qui dit l'artifice que fabrique la langue de l'écrivain. J'ai longtemps hésité sur la salle où construire le spectacle. *Cabots mordus* étant le dernier que je mets en scène au Théâtre des Martyrs, la petite salle, désormais dénommée salle Daniel Scahaise en hommage à mon prédécesseur qui avait voulu doter l'infrastructure d'un second lieu de représentation, s'est imposée petit à petit. Je ne

regrette pas ce choix, même s'il implique nombre de contraintes dont nous espérons tirer bénéfice.

Pour appuyer cet aspect non réaliste et artificiel de l'écriture, tu fais aussi des choix farcesques au niveau des costumes et du maquillage. Est-ce que tu peux nous en dire plus ?

Dans les trois duos précédemment mis en scène, l'esthétique choisie renvoyait pour une assez large part aux univers du cirque, du music-hall et d'un théâtre de farce. Je fais de même ici, et d'autant plus que *Cabots mordus* réunit deux acteurs, des « saltimbanques », ainsi qu'on le disait autrefois : costumes affirmés, maquillages, postiches, prothèses, accessoires. J'aime recourir à ces artifices qui évoquent des fonctions (maquillage, habillage, accessoiriste, etcetera) qui ont tendance à ne plus être au générique du théâtre d'aujourd'hui, à la fois par choix esthétique, mais aussi du fait de moyens de production en berne qui effacent peu à peu des métiers, et les personnes qui les pratiquent.

Le texte parle non pas juste de deux frères, mais de deux artistes qui arrivent à la fin d'un parcours artistique, un peu comme toi puisqu'il s'agit de ta dernière création en tant que directeur du Théâtre des Martyrs. Comment perçois-tu cette conclusion ? Était-ce une volonté de faire écho à cela au travers du choix de ce texte ?

La production de *Cabots mordus* aurait dû avoir lieu la saison dernière. Aucune préméditation dans ce qui peut apparaître aujourd'hui comme un au revoir, mais c'est un texte approprié pour le faire : on peut y lire comme une forme d'hommage à un théâtre qui disparaît, ainsi que j'ai déjà pu le dire. Rien d'autofictionnel bien sûr – l'écriture de Jean-Marie ne s'y prête pas – même si par de nombreux biais, Lolo et Toto sont des figures dont je partage les émotions, sottises, illusions, questions et craintes qui les habitent au fil des scènes. *Cabots mordus* s'achève par ces mots : « Éteins, grande gueule. » Tout est dit, non ? (*rires*).

Propos recueillis par Zoé Lorenzini et Luana Staes,
juillet 2025.

Biographies

Né à Seraing en 1944, licencié puis docteur en philologie romane à l'Université de Liège, **Jean-Marie Piemme** poursuit des études théâtrales à Paris puis écrit une thèse de doctorat sur les feuilletons télévisés, publiée sous le titre *La Propagande inavouée*. Menant de front un travail de chercheur sur les médias et une activité d'analyste (*Le Souffleur inquiet*, recueil de réflexions sur le théâtre), il est aussi dramaturge, d'abord à l'Ensemble Théâtral Mobile, qu'il fonde avec Jean Louvet, Michèle Fabien et Marc Liebens, puis au Théâtre Varia et à la Monnaie (de 1983 à 1988). Depuis, il a été enseignant à l'INSAS. Ses réflexions théoriques abouties, c'est un auteur éclairé qui écrit sa première pièce, *Neige en décembre* en 1987 (pour laquelle il obtient l'Eve du Théâtre en 1989). Commence alors une activité littéraire prolifique (plus d'une trentaine de pièces), toutes suivies par une mise en scène et par de nombreux prix (Ève du Théâtre, Prix Triennal en 1991 et en 2002, prix « nouveaux talents » de la SACD France, prix Herman Closson (SACD Belgique), prix RFI...). Le théâtre de Jean-Marie Piemme est toujours inscrit dans un rapport étroit au réel - une réalité sociale surtout - qui confronte le personnage au monde et à une difficile altérité. Issu d'une génération vouée au théâtre politique, Piemme décline celui-ci dans une perspective très contemporaine, où les préoccupations sociales percutent la perte de sens, la recherche et le questionnement sur l'identité. Les thèmes oscillent entre universalité et ancrage dans le présent : la recherche identitaire et le meurtre symbolique du père (*Neige en décembre*), les spectres de la marchandisation et de la perte des valeurs (*Commerce gourmand*, *Ciels et Simulacres*, *Il manque des chaises...*). Mais Piemme se tourne aussi vers des pans de l'histoire contemporaine qu'il interroge dans *1953* et *Café des Patriotes*, comme dans l'écriture de parties de *Rwanda 94*, créé par le Groupov. Nous pouvons par ailleurs citer *Le Badge de Lénine*, *Peep Show*, *Liquidation totale*, *L'ami des Belges*, *Cul et Chemise* mais aussi *Bruxelles, printemps noir*. Jouant en permanence sur la variation et sur la fragmentation du ton, du rythme, de niveaux de langage, Piemme enchâsse habilement des monologues à plusieurs voix, des ellipses, des citations, des références parfois codées, au sein de la trame narrative, avec une légèreté à contre-pied du propos parfois sombre. À travers ses questionnements sur l'identité et le monde contemporain, Piemme propose surtout un théâtre où le désir et les pulsions sont le moteur des personnages confrontés à l'orthodoxie morale. Le corps vivant prend alors sa revanche, se libère et s'exprime à travers l'énergie créatrice du comédien. Car c'est avant tout un théâtre totalement scénique que celui de Piemme, où le texte ne se déploie pleinement qu'à travers son incarnation dans des corps et des voix vivantes...



Jean-Marie PIEMME

Texte



Philippe SIREUIL

Mise en scène

Né en 1952 à Kinshasa, **Philippe Sireuil** effectue ses études secondaires au Lycée Hoche de Versailles et à l'Athénée Royal d'Ixelles en Belgique. Il étudie ensuite à l'Institut National Supérieur des Arts du Spectacle de Bruxelles en section Théâtre. Il cofonde le Théâtre Varia avec Michel Dezoteux et Marcel Delval, dont il occupe le poste de directeur. Par la suite, il prend en charge la direction artistique de l'Atelier Théâtre Jean Vilar, puis devient artiste associé au Théâtre National de Belgique. En 1993, il est nommé Chevalier des Arts et des Lettres et reçoit en 1998 le Prix du Théâtre. Chargé de cours à l'INSAS de Bruxelles, il enseigne dans différentes écoles de théâtre et conservatoires d'art dramatique en France, en Suisse et en Belgique. Depuis la saison 2016/2017, il est le directeur artistique du Théâtre des Martyrs à Bruxelles. En 2017, il est élu membre de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique. Depuis 1977, entre la France, la Suisse et la Belgique, Philippe Sireuil a signé plus de soixante mises en scène au théâtre et plus d'une vingtaine à l'opéra. Il reçoit le prix Maeterlinck de la meilleure mise en scène pour *La Forêt* d'Alexandre Ostrovski en 2007, pour *Shakespeare is dead, get over it !* de Paul Pourveur en 2009, et enfin pour *Mademoiselle Agnès* en 2022.

Issu d'une famille d'agriculteurs de Muneville-le-Bingard et après avoir erré de petits boulots en usine, **Fabrice Adde** décide de se lancer dans la culture. Il rencontre alors Jean-Pierre Dupuy et Olivier Lopez qui le font rentrer dans leur théâtre-école à Caen. Fabrice y reste pendant deux ans puis, gagnant en maturité, il réussit à entrer à l'ESACT, l'École supérieure d'acteur de Liège. Depuis sa sortie en 2005, Fabrice Adde a déjà écumé les planches de plusieurs théâtres belges dont le Théâtre de Liège avec Galin Stoev, Le Poche avec René Georges, La Balsamine ou encore le Théâtre National avec *Jeunesse blessée* (meilleur espoir 2009) mis en scène par Falk Richter. Plus récemment, il a travaillé avec Philippe Sireuil dans *Mademoiselle Agnès* de Rebekka Kricheldorf ou encore dans *Bug* de Tracy Letts et *Hedda* mis en scène par Aurore Fattier. Il retrouve Philippe Sireuil cette saison pour la création de *Cabots mordus* de Jean-Marie Piemme. Le cinéma lui fait aussi les yeux doux depuis une dizaine d'années. Après avoir participé au fameux documentaire de Rémi Mauger *Paul dans sa vie*, il a été Elie, le cambrioleur paumé dans *Eldorado* de Bouli Lanners, film maintes fois primé à Cannes. On le retrouve aussi au côté de DiCaprio dans le film *The Revenant* d'Alejandro González Iñárritu. En 2022, il joue aux côtés d'Alice Pol et Eddy Mitchell dans *Un petit Miracle* d'Olivier Gourmet, et de Marine Vacht dans *Entre La vie et la mort*. Il a coécrit avec Olivier Lopez un seul en scène corrosif nommé *14 Juillet*, salué par la critique, bref comme vous le voyez il ne chôme pas et là c'est avec Valentine Gérard qu'il se lance dans l'aventure *Je t'aime plus loin que toi*, une création qui va déménager, croyez-moi...



Fabrice ADDE

Jeu



Frank ARNAUDON

Jeu

Après plusieurs années de cours au Conservatoire de Genève, **Frank Arnaudon** suit la formation à La Manufacture - Haute École des Arts de la Scène à Lausanne, dont il sort diplômé en 2006. Depuis 2006, il a joué sous les directions de Jo Boegli, Yves Burnier, Julien Mages, Liliane Hodel, Pierre Nicole, Dominique Ziegler, Pierre Bauer, Raoul Pastor, Philippe Sireuil, Nathalie Sandoz, Anne Schwaller, Hervé Loichemol, Jean Jourdheuil, Jean-Gabriel Chobaz, Michael Delaunoy, Tania de Paola, Sophie Gardaz, Michel Toman, Sophie Kandaouroff, Antony Mettler, Claude-Inga Barbey, Laurent Deshusses et Pierrick Tenthorey. Il crée en 2010 avec Claudine Berthet et Frank Michaux Le Pavillon des Singes, compagnie de théâtre chantant.

Générique

texte Jean-Marie PIEMME **jeu** Fabrice ADDE (Louis), Frank ARNAUDON (Victor), **avec la voix de** Marie LECOMTE **création son** Eric RONSSE **musique originale** David CALLAS **coaching chant** Daphné D'HEUR **régie générale** Ralf NONN **scénographie et peinture du décor** Vincent LEMAIRE **construction du décor** Ralf NONN & Olivier WATERKEYN **création costumes** Émilie JONET **confection costumes & habillage (Spa)** Carine DUARTE **création maquillage et coiffure** Djennifer MERDJAN **fabrication des faux-nez** Chloé BUREAU **lumières et mise en scène** Philippe SIREUIL

Le texte est publié aux Éditions Edern.

UN SPECTACLE du THÉÂTRE DES MARTYRS

COPRODUCTION Théâtre des Martyrs, Spa Royal Festival, La Coop & Shelter Prod.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Administration générale de la Culture, Service général de la création artistique, Direction du Théâtre, de taxshelter.be, ING et du tax shelter du gouvernement fédéral belge

Infos pratiques

Dates

Les représentations auront lieu du **25 septembre au 05 octobre 2025, et du 10 au 21 mars 2026** au Théâtre des Martyrs.

Les mardis et mercredis à 19h00, les jeudis et vendredis à 20h15, le samedi à 18h00 et le dimanche à 15h00.

Rencontres

Bord de scène **samedi 27.09**

Rencontre seniors **mercredi 01.10**

Contact presse

Luana STAES

0476 04 57 87

luana.staes@theatre-martyrs.be

Contact diffusion

Pierre BOLLE | Pierre sur la route

0475 26 05 47

contact@pierresurlaroute.be